

bec, pour devoir tous mes hommages politiques au futur gouvernement de la province de Montréal. Ouf ! ouf !

Et c'était un échevin important, de mon pays, qui annonçait la chose, de façon très sérieuse, disait-il, sans vouloir, pourtant, révéler son nom à la génération présente, s'occupant, encore moins sans doute, de le faire passer à la lointaine postérité.

On ferait de l'île de Montréal une province à la foi politique et municipale.

Et moi qui trouve que déjà, c'est trop que Montréal ait une si grande municipalité, qui voulais de mander dans de prochains "Propos" que notre rouage fût réduit à une simple et sage commission de trois hommes ou cinq au plus, habiles et de conscience, non tant dans l'art de parler que dans la science d'administrer ! Et moi qui songeais même à proposer l'abolition du gouvernement — entraînant, cela va sans dire, celle du parlement de la province de Québec, justement pour plaire aux Montréalais et les envoyer se faire juger et pendre à Ottawa !

Ma surprise fut extrême, vous le dirai-je, lecteurs, et je n'en suis pas revenu.

Imaginez donc que tondus, comme nous le sommes, par des travaux permanents qui ne cessent de muer et des services passés à l'état de simulacres depuis belle lurette, je me vois tondre par la même municipalité, à toutes les fins que de droit, politiques et autres imaginables.

Voyons, échevins, nos amis, ne poussons pas la facétie jusqu'à ce comble, donnez-nous une ville, dans Montréal, ce pourquoi vous êtes élus et payés, mais ne nous menacez pas d'un gouvernement, ce pourquoi vous n'avez ni mission ni qualité.

JEAN LE FRANCO,
du pays de Montréal.

LE PARLER CANADIEN

L'Anglicisme parmi les hommes de commerce et parmi le peuple

Jusqu'ici nous avons retracé les envahissements de l'anglicisme dans nos classes réputées instruites ou communément appelées libérales. Nous avons servi, en guise de démonstration, quelques échantillons de la prose de nos députés et de nos journalistes.

N'y a-t-il que dans le journal et dans la brochure politique que l'anglicisme est la chose la moins connue et la moins soupçonnée quoique la plus fréquente ? Hélas ! partout où nos compatriotes ont dû se faire bilingues devant la loi brutale du "primo vivere", force nous est bien de constater une dépression dans le parler français.

Il est une autre classe, la classe commerciale qui est bien autrement gangrenée que toutes celles dont nous avons déjà parlé. Celle-là ne se fait pas anglaise uniquement par la langue, mais par je ne sais quel fol amour d'un sot et impudent snobisme, elle troque chaque jour ses moeurs aussi aisément qu'elle troque une marchandise. C'est dans la classe commerciale que se recrute plus particulièrement la génération des snobs et des snobinettes, qui se sont fait de l'anglomanie une sorte de religion, qui sont anglais par les sports auxquels ils s'adonnent, anglais par les cercles et les clubs qu'il fréquentent ; qui n'ont voulu courir que les high schools, et qui ne veulent faire que des mariages "fashionables" quand ils ne vont pas, comme aux Etats-Unis, jusqu'à cacher la honte de leur origine française sous le masque pénible d'un nom grotesquement anglicisé.

Le mal de l'anglicisme dans cette classe est profond, et c'est à se demander s'il sera jamais curable. Nos hommes de commerce sont ceux de parmi nous dont les relations sont les plus étroites et les plus fréquentes avec les anglo-saxons. La langue classique du commerce est la langue anglaise. Cette langue, les jeunes gens qui se destinent aux affaires, l'apprennent de bonne heure ; dès le jeune âge, elle se mêle dans l'enseignement à la langue maternelle. Dans beaucoup de nos collèges commerciaux, la langue anglaise a même pris depuis quelques années une sorte de rôle exclusif. Toutes les matières — sauf le français et l'instruction religieuse, bien entendu — s'enseignent en anglais. On peut de là se rendre compte de la fusion fatale qui doit s'opérer dans leur phraséologie, quand les tendances mêmes de l'éducation reçue vont à infuser à ces jeunes gens comme le génie d'une langue et d'une mentalité étrangères. Les études littéraires des élèves des collèges commerciaux, forcément incomplètes, ne leur permettent point, cela va de soi, de faire une démarcation rigoureuse entre le vocabulaire des deux langues et d'en empêcher l'inévitable mélange toujours facile même pour les esprits les plus affinés. Le manque de relations commerciales fréquentes avec la France nous laissent à peu près étrangers au vocabulaire commercial français. Si encore nos

commerçants et nos hommes d'affaires se recrutent plus fréquemment dans la classe de nos lettrés ou de ceux qui ont eu l'avantage d'études secondaires ; mais trop peu de nos jeunes gens des études classiques embrassent la carrière du commerce pour que cet élément puisse jamais déterminer une orientation nouvelle. La langue française devient alors ce qu'elle nous apparaît dans la littérature des annonceurs, quand eux-mêmes se mettent en frais de rédiger leurs réclames : une véritable langue hybride qui ne se peut lire qu'à l'aide d'une demidouzaine de dictionnaires, quand elle ne tourne pas en pur casse-tête chinois.

Ne devons-nous pas toutefois à la justice de constater, même en ce milieu d'ordinaire profondément indifférent aux questions de linguistique et aux sujets d'apparence spéculative, une réaction heureuse dont on pourrait bien n'avoir pas vu les dernières manifestations ? Devant les exigences de leur clientèle française et après des reproches qui n'ont pu manquer d'être entendus, voici que de grandes maisons de commerce surveillent scrupuleusement leurs annonces et veulent qu'elles soient rédigées dans un français impeccable.

* * *

Une affirmation à laquelle l'on donne aujourd'hui presque la solidité intransigeante d'un dogme, c'est celle qui voudrait que notre peuple parlât le français le plus pur. L'affirmation est peut-être aussi vraie qu'il serait erroné d'aller croire que le virus de l'anglicisme n'a pas pénétré jusque dans les classes populaires. Il n'y a pas de cloisons étanches entre les différentes classes d'un peuple comme le nôtre. Quand toutes les parties en sont gangrenées, il est bien difficile que la contagion ne vienne à s'étendre partout.

Il est peut-être bon de transcrire ici l'opinion d'un Français qui a longtemps vécu au pays et qui nous paraît trancher la question sur la qualité du français parlé par nos hommes instruits et par nos hommes du peuple. C'est Monsieur Leblond de Brumath qui écrit dans son "Livre d'or de l'Académie du Plateau" : "La vérité est donc un juste milieu. Celui qui soutient que nous parlons très mal le français se trompe aussi bien que celui qui déclare que nous parlons le langage de Louis XIV. Car, en général, nos hommes instruits s'expriment avec moins d'élégance que les Français qui ont reçu une bonne éducation ; mais, par contre, le peuple en général s'exprime plus correctement que les villageois du pays de nos ancêtres, car nous n'avons pas les douzaines de patois qui fleurissent là-bas".

Notre peuple, celui de nos campagnes surtout, a conservé la langue française dans une pureté que nous ne trouvons plus que sur ses lèvres. Comme il serait exagéré néanmoins d'aller dire qu'on parle encore dans nos paroisses la langue de 1760.

Les journaux, les brochuriers, les annonceurs, les habileurs politiques, les citadins en villégiature ont fait là leurs invasions barbares, et les soldats de Carillon pourraient sans doute converser assez mal avec bon nombre de nos "habitants". Qu'on épie pendant quelques jours le langage des campagnards et l'on sera frappé de la quantité d'anglicismes qui viennent émailler "la langue de Louis XIV".

Voici toute une gerbe pour ne glaner qu'en courant : "coat" pour habit ; "boiler" pour bouilloire ; "driver" pour aller à la dérive ; "set" pour un assemblage complet d'objets ; "engin" pour locomotive ; "team" de chevaux pour paire de chevaux ; "horse-power" (qu'on prononce hors-port) pour moteur, partie du moulin à battre qui se complète avec le batteur ; "shed" pour remise, hangar ; "sharp" pour avare, raseur ; "shape" pour forme ; "bargain" pour marché ; "settler" pour régler un différend.

C'est dans les petites villes manufacturières que le langage du peuple va se corrompant de la façon la plus grave. Là l'industrialisme se fait suivre de tout son vocabulaire. C'est là qu'on entend dire les "room" pour désigner les différentes sections de l'usine ; les "pay-master" pour les paie-maîtres ; les "foreman" pour les contre-maîtres ; "office" pour bureaux, cabinets, etc., etc.

* * *

La conclusion de ces modestes études ne serait-elle pas que les esprits avisés et prudents ne sauraient se laisser de répéter toujours le même cri de guerre : "L'anglicisme voilà l'ennemi !" Sans jeter dans l'esprit de notre population la hantise de périls imaginaires, osons lui parler souvent de sa langue, des dangers que court chez nous le parler des aïeux et des devoirs auxquels nous ne pouvons échapper. Il n'est jamais trop tôt pour dénoncer un mal qui demain peut-être ne pourrait plus être efficacement conjuré. Ce n'est pas quand notre peuple aura fait passer les produits de l'exotisme dans son vocabulaire, qu'il aura perdu l'usage et le sens des vocables de la langue maternelle qu'il sera temps d'emboucher le clairon d'alarme.

LIONEL MONTAL

Juin et la St-Jean Baptiste

Juin ! Juin ! mois par excellence pour tout bon Canadien-français, salut ! Il vient de s'ouvrir sous le baiser d'un soleil radieux et l'espoir au coeur, chacun s'entretient avec son voisin de sa fête nationale, de la St Jean-Baptiste.

Pourquoi donc ne pas causer aujourd'hui de ces feux traditionnels, allumés par nos pères, de ces feux de la St Jean, de ces feux de joie et d'espérance qui brillent de tous côtés aux rives bretonnes, la veille du grand jour dans toute ville, dans tout village de ma Bretagne aimée.

Transportons-nous au 23 juin, sept heures sonnent à l'élégant clocher de Plougastel-Daoulas, le soleil a disparu à l'horizon lointain, et le jour repliant petit à petit ses voiles lumineuses fait place aux incertaines lueurs du crépuscule.

Le crépuscule dans ce joli et agreste village, entouré par l'immensité des flots à quelque chose de saisissant. L'oeil étonné aperçoit dans la demi-teinte d'un jour qui s'éloigne et qui fuit, vers l'est, les sites verdoyants de la Roche-Maurice et des bords de l'Elorn, vers le sud, il contemple les derniers contreforts des monts d'Archez avec leur nudité sombre, austère et mélancolique, à l'ouest, il découvre Brest, la Recouvrance, la rade, ses flots, ses forts, plus loin dans le fond du tableau, c'est l'océan, reflétant avec une majesté presque infinie les derniers rayons d'un soleil couchant, et faisant entendre ses grondements sublimes en se brisant pleins de colère sur un rivage qu'il ne franchira pas. C'est alors que de vos lèvres émues s'échappent ce cri d'enthousiasme :

Laisse-moi t'appeler ma Reine,
Ma Reine au long manteau d'azur
Et m'enivrer de ton haleine,
De ton souffle si frais, si pur,
J'aime ton calme et ta colère
Et jusqu'à travers mon effroi
Ta rage encor a de quoi plaire
Oui, même en ta fureur, tu m'es chère
O belle bleue, amour à toi !

La cloche me rappelle à la réalité, elle égrène ses notes argentines ; c'est l'angelus du soir, tombant sur un calme paysage, spectacle délicieux, qui inspira le pinceau de Millet. Hommes, femmes et enfants quittent le travail, se découvrent et saluent celle chantée par le barde breton :

"O Marie, ô Mère chérie, [jours.
"Garde au coeur des Bretons la foi des anciens
"Entends du haut du ciel ce cri de la Patrie :
"Catholique et Breton toujours !

A peine ont-ils franchi le seuil de leurs rustiques demeures que de toutes ces maisons sortent les travailleurs de tout à l'heure. Ils portent encore leur pittoresque habit de travail, femmes et enfants ont gardé le vêtement de la semaine, mais tous, un bouquet au parfum aromatique à la main, l'air joyeusement pieux, se dirigent vers la grève, saluant en passant leur beau calvaire, admiration des voyageurs. Sur la plage se dressent çà et là de nombreux fagots de bois, la foule les entoure, on y met le feu et le plus âgé du groupe lit la vie du glorieux précurseur du Messie réalisant cette parole de Gabriel à Zacharie : "Vous aurez un fils et la terre entière se réjouira de sa naissance".

L'air résonne bientôt de chants sacrés au milieu du crépitemment des flammes. Spectacle émouvant et vivifiant de voir briller à la lueur de ces brasiers sans nombre toutes ces figures aux traits accentués, animées d'une foi pleine de vigueur, de jeunesse et de vaillance naïve.

Le bois s'est consumé et chacun de jeter pour le ranimer, les fleurs qu'il a apportées couvrant ainsi de dons les autels du Seigneur pour célébrer Celui qui a prédit la venue de l'Agneau Sauveur.

Et les bouquets se sont consumés aussi, il ne reste plus qu'un amas de cendres fumantes. C'est un signe de joie aussitôt courant sur toutes ces têtes, c'est un honneur de sauter par dessus ces foyers brûlants : aussi voit-on des enfants, des hommes, les franchir avec adresse, les mères elles-mêmes balancer leurs plus jeunes fils dans les nuages de fumée qui s'élèvent de cette poussière bénie. Cela, disent-elles, leur sera un porte-bonheur.

O fils de la noble et catholique Armorique, gardez longtemps encore votre foi simple et candide, cette foi qui nous donna un Cartier, un Champlain, et tant d'autres pionniers canadiens, au coeur vaillant, à l'âme fortement trempée. Il est si beau de comprendre la sublime idée de notre religion et de se réjouir avec elle, comme Chateaubriand, l'immortel auteur du génie du christianisme.

L. DE CHARNY